

Travaux du 19ème CIL | 19th ICL papers

Congrès International des Linguistes, Genève 20-27 Juillet 2013
International Congress of Linguists, Geneva 20-27 July 2013



Anne-Gaëlle TOUTAIN

ESIT/UMR 7597, France
annegaelletoutain@yahoo.fr

Systeme, structure et langage

oral presentation in session: 1 Saussure and his legacy
(Frederick Newmeyer)

Published and distributed by: Département de Linguistique de l'Université de Genève, Rue de Candolle 2, CH-1205 Genève, Switzerland
Editor: Département de Linguistique de l'Université de Genève, Switzerland
ISBN: 978-2-8399-1580-9

Systeme, structure et langage

Anne-Gaëlle Toutain
ESIT (Paris III)
UMR 7597

Ma communication vise à définir et caractériser l'apport saussurien aux sciences du langage, *langage* étant pris ici en son sens le plus large et le plus vague, à savoir celui où il désigne le phénomène humain auquel nous donnons ce nom, par opposition aux langues et à la langue. Saussure a relativement peu parlé du langage comme tel, du moins apparemment, et c'est pourquoi la comparaison entre Saussure et le structuralisme¹ est tout particulièrement instructive à ce propos. Je procéderai ainsi en quelque sorte à une double mise en exergue de l'apport saussurien aux sciences du langage : tout d'abord par un examen rapide des théories structuralistes de ce point de vue, puis par un exposé également rapide des implications à cet égard du concept saussurien de système.

1. Structure et langage

Il faut revenir, pour commencer, sur la distinction entre *langue* et *langage*. La langue constitue l'objet du linguiste, qui se manifeste sous la forme des langues, c'est-à-dire des idiomes. Le langage se manifeste également sous la forme des idiomes mais, comme je l'ai posé en introduction, ce terme a le sens plus large de « langage considéré comme phénomène humain », sans autre spécification. A cet égard, il est intéressant de comparer la première conférence à l'université de Genève (1891), où Saussure oppose *langage* et *langues*, de manière relativement traditionnelle², et les cours de linguistique générale, notamment le troisième, où Saussure fait une distinction toute différente, entre *langage* et *langue*, la langue étant par ailleurs distinguée *des* langues. Chez Saussure, comme on le sait, la langue est le langage moins la parole³, et Saussure s'efforce dans ce troisième cours de justifier ce singulier *la langue*, comme « généralisation », par opposition aux langues (aux idiomes), et comme objet distinct du langage⁴.

Cette distinction entre langue et langage n'est pas présente chez les structuralistes. Elle est de fait corrélative de la théorisation du rapport son/sens, c'est-à-dire du concept saussurien de système, alors que les structuralistes promeuvent la notion toute différente – bien que pensée comme héritière du concept saussurien de système – de structure. Chez les structuralistes, la distinction entre langue et parole est significativement différente de celle que définit Saussure, puisqu'il s'agit d'une distinction analytique, c'est-à-dire dans le cadre de laquelle la langue (la structure) est conçue comme un moyen d'analyse de la parole. La langue structuraliste est une structure permettant de rendre compte de la parole. Ce caractère de la distinction structuraliste entre langue et parole apparaît très nettement chez Hjelmslev, avec la distinction entre schéma et usage, mais également chez Martinet, avec le principe de pertinence, principe qui permet d'ailleurs significativement, selon Martinet, de se passer de la distinction saussurienne entre langue et parole, que celui-ci juge corrélative d'une « abstraction universaliste » (Martinet, 1995 : p. 144) : la langue martinettienne est réalité fonctionnelle. Il apparaît de manière hyperbolique chez Jakobson, chez qui l'on peut aller jusqu'à parler de linguistique des

¹ Je m'attacherai ci aux quatre principaux structuralistes européens que sont Hjelmslev, Jakobson, Martinet et Benveniste.

² Voir Saussure (2002) : p. 145-148. La singularité de la distinction saussurienne, dès cette première conférence, est néanmoins que le langage y est d'emblée envisagé comme phénomène humain, et son étude comme tel subordonnée à l'étude des langues.

³ Voir notamment Saussure & Constantin (2005) : p. 248.

⁴ Voir Saussure & Constantin (2005) : p. 89, 93 et 161.

rappports code/message : la linguistique jakobsonienne consiste pour une part en une analyse structurale des messages, le code étant indéfiniment intégrant, et ainsi construit comme code du message. La spécificité de l'analyse benvenistienne réside dans l'un de ses objets : l'énonciation, et dans la distinction sémiotique/sémantique. Nous verrons cependant plus bas que cette distinction ne va pas sans difficultés. Elle se conjugue de toute façon avec une conception analytique de la distinction langue/parole. Dans « Saussure après un demi-siècle » (1963), Benveniste associe par exemple la distinction saussurienne entre langue et parole à la distinction phonologique entre phonème et son, assimilation qui montre qu'il ne mesure pas la spécificité de cette distinction saussurienne.

Dans cette perspective analytique, le langage est le dénominateur commun des langues, par rapport auxquelles il représente un degré supplémentaire d'abstraction⁵. Dès lors, si les structuralistes s'intéressent au langage en tant que phénomène humain, cela n'aboutit à rien d'autre qu'à un déploiement de l'analyse structurale, ne donnant aucune prise sur le langage, celui-ci se trouvant en réalité présupposé et, en tant que tel, ce qui est très visible en particulier chez Jakobson, construit comme objet total et continu. Je prendrai ici, dans l'espace restreint de cette communication, l'exemple de Jakobson et de Benveniste, qui, à la différence de Hjelmslev et de Martinet, se sont vraiment efforcés de contribuer aux sciences du langage, au sens défini en introduction, et qui, par ailleurs, se livrent à deux tentatives nettement distinctes, et qu'il est pour cette raison intéressant de comparer : si tout les oppose en apparence, elles déploient en réalité la même configuration.

Jakobson est notamment connu pour son analyse des rapports entre cerveau et langage, et tout particulièrement pour ses recherches sur l'aphasie et le langage infantin. Que recouvrent, cependant, ces analyses ? Je prendrai ici pour exemple les développements relatifs aux expériences d'audition binaurculaire, selon lesquelles les oreilles droite et gauche ne distinguent pas les mêmes types de sons : tandis que l'oreille droite, en lien avec l'hémisphère gauche du cerveau, perçoit de manière privilégiée les sons du langage, l'oreille gauche, en lien avec l'hémisphère droit, perçoit de préférence les autres types de sons, par exemple les bruits. Le fait frappant, en effet, à la lecture de ces développements, est la rigoureuse identité

⁵ Dans la *Synopsis of an Outline of Glossematics* (1936), la structure du langage renvoie à la norme la plus abstraite (voir Hjelmslev & Uldall, s.l.s.d. : p. 2). On lira ensuite dans « [Linguistique structurale] » (1948) : « Si la parole est la manifestation de la langue, une langue à son tour est la manifestation de la classe typologique à laquelle elle appartient, et, en dernière analyse, de cette classe de classes qu'est la langue. Ici encore, la manifestée prime ce qui la manifeste, et l'espèce langue est le véritable et principal objet de la linguistique structurale. Une langue particulière est subordonnée au type, et le type à l'espèce. On voudrait donc que les recherches portant sur quelque langue particulière se fondent sur la structure du type ou de l'espèce langue et visent directement à élucider celle-ci. » (Hjelmslev, 1971a : p. 32-33). Il est ici question de *langue*, non de *langage*, mais dans la mesure où Hjelmslev ne distingue pas entre les deux, cela revient au même. Chez Jakobson, les rapports entre langage et langues sont pensés, comme ceux entre code et message, dans les termes du couple invariant/variétés. On lit par exemple dans « Implications of Language Universals for Linguistics » (1961) : « Le concept satisfaisant d'invariance, qui dans la linguistique synchronique a d'abord été appliqué à la comparaison intralinguistique de contextes variables, fut finalement étendu à la comparaison interlinguistique. La confrontation typologique de différentes langues révèle des invariants universels ; [...] nous sommes heureux de reconnaître que les langues du monde peuvent en fait être conçues comme des variétés multiples sur un thème universel – le langage humain. » (Jakobson, 1971b : p. 580-581 [je traduis]). Benveniste distingue également entre langage et langues. Il affirme ainsi dans « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1962) que « la linguistique a un double objet, elle est science du langage et science des langues » (Benveniste, 1966 : p. 19), et dans « La classification des langues » (1952-1953), il promeut l'idée d'une « théorie générale de la structure linguistique » (Benveniste, 1966 : p. 115), permettant l'analyse et la classification des langues. Martinet, enfin, adopte une position anti-universaliste. Il refuse de parler de *la langue*, et insiste sur son usage de l'article indéfini : *une langue*. Pour lui, toute langue est une structure *sui generis*, qu'on ne peut faire entrer dans un cadre universaliste sous peine de biaiser l'analyse. On voit néanmoins que Martinet ne renonce pas au donné de l'idiome et que sa réfutation demeure dans le cadre d'une problématique descriptive et analytique. Son refus du langage n'est en réalité rien d'autre qu'une définition de la langue comme structure *sui generis*, c'est-à-dire un refus de l'abstraction supplémentaire à quoi renvoie chez les trois autres la notion de langage.

des propositions neurologiques et des propositions linguistiques : qu'il s'agisse des secondes ou des premières, ces propositions postulent l'existence d'un objet spécifique, le son du langage. Un développement significatif, à cet égard, est celui du paragraphe « Les sons du langage et le cerveau » (« Speech sounds and the brain ») de *The Sound Shape of Language* (1977-1978)⁶, où Jakobson et Waugh passent des théories anciennes du langage, qui distinguent entre les sons du langage et les autres sons, aux expériences d'audition binaurculaire, sans autre transition qu'une rapide mention de la position de Sapir à ce propos, analogue à celle des théories mentionnées, avant, inversement, de repartir de ces expériences pour affirmer qu'elles ne font que « confirmer » une distinction proprement linguistique – il s'agit alors de la distinction entre phonème et accent d'une part, intonation d'autre part. Cette juxtaposition, prise dans une structure chiasmique, fait très nettement apparaître l'identité des deux types de thèse, mais ce paragraphe témoigne également, de manière tout aussi significative, du point de départ jakobsonien : la définition traditionnelle du signe, en lieu et place de toute définition de la langue. De fait, le postulat de la spécificité des sons du langage se fonde sur l'existence de la langue, qu'elle présuppose, au lieu d'en permettre une définition. C'est ainsi que dans « Verbal Communication⁷ » (1972), Jakobson affirme en substance que les sons du langage doivent leur spécificité au fait d'être dotés d'une « fonction verbale », ce qui est une évidence mais, en tant que tel, ne saurait rien dire de la langue. Le signe, chez Jakobson, n'est rien d'autre qu'un principe d'analyse. Il apparaît alors qu'il s'agit avec ce type d'analyse, que Jakobson qualifie d'« interdisciplinaire », d'une analyse qui n'a rien de linguistique, ni par son objet (la perception des sons du langage, objet qui ne saurait être linguistique qu'à la condition que l'on en construise la linguisticité, linguisticité qui, chez Jakobson, est au contraire présupposée), ni par son principe d'analyse, qui provient de la définition commune du signe. C'est donc une analyse présentée comme « linguistique », mais en réalité fonctionnelle et structurale – donc fondée sur la langue – d'un objet extralinguistique, objet extralinguistique dont le caractère « linguistique » est présupposé, et non construit. C'est là l'objet total jakobsonien. De même, dans « Brain and Language : Cerebral Hemispheres and Linguistic Structure in Mutual Light » (1980), et dans les analyses relatives à l'aphasie et au langage enfantin, il s'agit avant tout de construire une structure, à laquelle la topographie cérébrale offre un répondant spatial, et l'objet langage formant le cadre et le présupposé de l'analyse.

Comme je l'ai signalé ci-dessus, la perspective benvenistienne est significativement différente de celle de Jakobson, comme de celle des autres structuralistes. En effet, chez Benveniste, la perspective structurale se double d'une analyse de l'expression impliquant une réciprocité absolue du rapport entre fonction et formes, réciprocité qui informe également le rapport entre langage et langues. Dans ce cadre, le langage apparaît moins, comme chez les autres structuralistes, comme une modalité d'analyse des langues, que comme un objet manifesté par ces dernières, à travers l'analyse duquel Benveniste s'efforce d'atteindre le phénomène linguistique. Dans « La nature des pronoms » (1956), le pronom n'est ainsi « un problème de langues que parce qu'il est d'abord un problème de langage » (Benveniste, 1966 : p. 251), et Benveniste affirme de même deux ans plus tard dans « De la subjectivité dans le langage » (1958) que « les faits des langues particulières [...] témoignent pour le langage » (Benveniste, 1966 : p. 261). La perspective benvenistienne apparaît ainsi spécifique. Plus précisément, la perspective de Benveniste est « étiologique », les guillemets signalant qu'il vaudrait mieux parler de perspective *pseudo-étiologique*, puisqu'il s'agit d'une étiologie du langage par lui-même, par ses propriétés et par sa structure, étiologie dès lors circulaire ou tautologique. Précisément, cependant, la circularité de cette « étiologie » n'en

⁶ Voir Jakobson & Waugh (1980) : p. 41-44 puis 59-62 [Jakobson (1988) : p. 33-36 puis 48-51].

⁷ Voir Jakobson (1973) : p. 83 [Jakobson (1985) : p. 86].

met que d'autant mieux à nu l'impuissance du cadre linguistique structuraliste, où se redouble indéfiniment la dualité du langage et de l'hypothèse structurale.

L'objet le plus connu des analyses benvenistiennes est ce qu'on appellera après Nicolas Ruwet les « embrayeurs », bien que Benveniste n'ait jamais utilisé ce terme. Le fait remarquable, dans ces analyses, est qu'elles se situent sur un double plan : il s'agit tout à la fois de description des formes et de mise au jour du langage au-delà des langues, double plan qui confère à la description linguistique un caractère spéculatif. Dès le premier texte consacré à ces questions, « Structure des relations de personne dans le verbe » (1946), par exemple, la démonstration est double, bien que l'analyse paraisse simple : en même temps que Benveniste s'attache à caractériser les formes de la personne verbale, selon le mode d'analyse qui lui est coutumier (analyse des oppositions, permettant une caractérisation fine des significations), il s'efforce de définir une notion qu'il entend introduire dans la description linguistique, celle de la personne. Cette dualité est en réalité comparable à celle que nous avons pu constater chez Jakobson, dualité du langage et de l'hypothèse structurale. L'analyse benvenistienne des formes est le pendant de l'analyse structurale chez Jakobson, tandis que l'on a par ailleurs, au lieu d'une définition, une valorisation du langage⁸ : sa construction comme « étiologie » de ses propriétés (la signifiante, et dans le cadre des analyses dont il est ici question, la subjectivité, l'intersubjectivité, donc la possibilité de la communication, et la temporalité), construction nécessairement circulaire puisqu'elle vient en lieu et place de toute définition, et présuppose dès lors une telle définition. De fait, ces deux pans (analyse de l'expression et construction du langage comme « étiologie ») sont impossibles à articuler, comme en témoigne par exemple la difficulté fondamentale qui grève la distinction sémiotique/sémantique, difficulté mise en exergue par Claudine Normand⁹, et qui consiste en ce que le sémantique tout à la fois dépend du sémiotique (il s'agit de deux structures superposées l'une à l'autre¹⁰) et lui est irréductible, puisque, comme le pose Benveniste dans

⁸ Cette valorisation du langage apparaît très nettement par exemple dans ce passage de « Coup d'œil sur le développement de la linguistique » (1962) : « L'homme a toujours senti – et les poètes ont souvent chanté – le pouvoir fondateur du langage, qui instaure une réalité imaginaire, anime les choses inertes, fait voir ce qui n'est pas encore, ramène ici ce qui a disparu. C'est pourquoi tant de mythologies, ayant à expliquer qu'à l'aube des temps quelque chose ait pu naître de rien, ont posé comme principe créateur du monde cette essence immatérielle et souveraine, la Parole. Il n'est pas en effet de pouvoir plus haut, et tous les pouvoirs de l'homme, sans exception, qu'on veuille bien y songer, découlent de celui-là. La société n'est possible que par la langue ; et par la langue aussi l'individu. L'éveil de la conscience chez l'enfant coïncide toujours avec l'apprentissage du langage, qui l'introduit peu à peu comme individu dans la société. » (B.Dév. : p. 25-26). On lit de même ensuite dans « La forme et le sens dans le langage » (1966) : « Mais au fondement de tout, il y a le pouvoir signifiant de la langue, qui passe bien avant celui de dire quelque chose.

Au terme de cette réflexion, nous sommes ramenés à notre point de départ, à la notion de signification. Et voici que se ranime dans notre mémoire la parole limpide et mystérieuse du vieil Héraclite, qui conférait au Seigneur de l'oracle de Delphes l'attribut que nous mettons au cœur le plus profond du langage : *Oute légei, oute krýptei* « Il ne dit, ni ne cache », *alla semáinei* « mais il signifie ». » (B.FSL : p. 229).

⁹ Voir Normand (1989) : p. 157-159. Voir également Tamba-Mecz (1984).

¹⁰ Voir dans « La forme et le sens dans le langage » (1966) : « Ces deux systèmes se superposent ainsi dans la langue telle que nous l'utilisons. A la base, il y a le système sémiotique, organisation de signes, selon le critère de la signification, chacun de ces signes ayant une dénotation conceptuelle et incluant dans une sous-unité l'ensemble de ses substituts paradigmatiques. Sur ce fondement sémiotique, la langue-discours construit une sémantique propre, une signification de l'intenté produite par syntagmation de mots où chaque mot ne retient qu'une petite partie de la valeur qu'il a en tant que signe. Une description distincte est donc nécessaire pour chaque élément selon le domaine dans lequel il est engagé, selon qu'il est pris comme signe ou qu'il est pris comme mot. En outre, il faut tracer une distinction à l'intérieur du domaine sémantique entre la multiplicité indéfinie des phrases possibles, à la fois par leur diversité et par la possibilité qu'elles ont de s'engendrer les unes les autres, et le nombre toujours limité, non seulement de lexèmes utilisés comme mots, mais aussi des types de cadres syntaxiques auxquels le langage a nécessairement recours. Tel est le double système constamment à l'œuvre dans la langue et qui fonctionne si vite, et d'un jeu si subtil, qu'il demande un long effort

« Sémiologie de la langue » (1969), « le monde du signe est clos », « [d]u signe à la phrase il n'y a pas transition, ni par syntagmation ni autrement », « [u]n hiatus les sépare » (Benveniste, 1974 : p. 65), de sorte que les embrayeurs apparaissent tout à la fois comme des formes générées par l'énonciation et comme des formes de langue, irréductibles à leur fonction. Cette distinction manifeste ainsi l'impossibilité de toute jonction entre formes et fonction. Elle implique par ailleurs une sorte de double linguisticité : celle des formes (sémiotique) et celle du langage (sémantique, donnée). Cette impasse est d'autant plus remarquable que la distinction entre sémiotique et sémantique paraît à certains égards un avatar de la distinction saussurienne entre langue et parole, distinction phénoménologique doublant la distinction analytique des autres structuralistes : cette distinction phénoménologique redéploie ainsi paradoxalement la distinction analytique par rapport à laquelle la perspective benvenistienne apparaissait spécifique, là où, comme nous le verrons ci-dessous, si elle est distincte de la parole, la langue saussurienne donne cependant prise sur cette dernière.

Selon Bachelard, toute vérité est une erreur rectifiée, et malgré l'anachronisme que cela implique (le structuralisme est postérieur à Saussure), il faut s'interroger sur ce que nous enseigne le structuralisme comme « erreur féconde ». Il me semble, et c'est ce que je me suis efforcée de montrer dans ce qui précède, que celui-ci révèle la dualité d'un objet non défini et d'une méthode d'analyse. Le langage, chez les structuralistes, n'est rien d'autre qu'une structure (ce pour quoi il se dédouble en mode d'appréhension de lui-même) ou un objet d'investigation, dont la définition n'est pas interrogée, mais que l'on s'attache seulement à construire (au sens objectal et non bachelardien du terme). Depuis le structuralisme, déjà ancien, on a pu changer de méthode, mais cette dualité ne me paraît pas dépassée, en ce sens que le langage demeure pris comme tel, non défini. Or, et c'est là l'objet de la deuxième partie de ma communication, l'apport saussurien consiste justement en une définition de la langue, rendant possible une définition du langage : le concept saussurien de langue, distingué de la notion de langage, donne en tant que tel prise sur ce dernier.

2. Système et langage

Comme je l'ai rapidement signalé tout à l'heure, le concept (saussurien) de système est radicalement différent de la notion de structure. Cette dernière renvoie à un ensemble d'entités positives, fussent-elles très abstraites, purement formelles, comme chez Hjelmslev (qui a pour cette raison, mais selon moi à tort, été considéré comme le plus fidèle des continuateurs de Saussure). Le concept de système renvoie quant à lui à un ensemble de valeurs purement oppositives, relatives, négatives, c'est-à-dire dont l'existence se confond avec la délimitation. L'identité d'une valeur, c'est le fait même que l'on en reconnaisse l'existence, c'est-à-dire sa délimitation, au sens du fait de la délimiter, tandis que l'entité structuraliste est toujours susceptible d'une définition, celle-ci fût-elle formelle. Ce concept de système est une véritable révolution en linguistique, car il constitue, pour la première fois, une étimologie du son et du sens comme objets empiriques : son et sens ne sont pas constitutifs des entités linguistiques, mais effets de délimitation, c'est-à-dire effets de langue, celle-ci étant alors définie comme fonctionnement, un fonctionnement dont son et sens, en tant que linguistiques, sont les effets. C'est là la définition de la langue que l'on trouve dans le célèbre premier paragraphe du quatrième chapitre de la deuxième partie du *Cours de linguistique générale*, intitulé « La langue comme pensée organisée dans la matière phonique¹¹ », et qui

d'analyse et un long effort pour s'en détacher si l'on veut dissocier ce qui relève de l'un et de l'autre. » (B.FSL : p. 229).

¹¹ Voir Saussure (1972) : p. 155-157.

provient des deuxième et troisième cours¹². Je rappellerai seulement ici cette affirmation de Saussure, dans le deuxième cours : le « phénomène utile » (Saussure, 1997 : p. 21) n'est pas la matérialisation des pensées par un son, mais « c'est le fait <en quelque sorte> mystérieux que la pensée-son implique des divisions qui sont les unités finales de la linguistique » (Saussure, 1997 : p. 21), affirmation où apparaissent bien les deux dimensions de la combinaison (« pensée-son ») et de la délimitation qui en est inséparable (« implique des divisions »), ainsi que la dimension étimologique de la définition saussurienne de la langue (les « unités finales de la linguistique » sont effets de langue, ces « divisions » qu'implique la « pensée-son »).

Dans ce cadre, la langue (division-combinaison, fonctionnement) est distinguée de l'idiome (les « unités finales de la linguistique », qui en sont le résultat et la manifestation). C'est vers cette distinction que pointe, ce me semble, bien que confusément, la distinction du troisième cours entre *langue* et *langues* que j'ai mentionnée tout à l'heure. Elle est par ailleurs lisible dans la dialectique de la négativité et de la positivité qui transparaît de certains passages de « De l'essence double du langage » (1891), où la positivité des unités linguistiques est caractérisée comme une « fiction¹³ », fût-elle nécessaire, et où il est question d'un « fait PUREMENT NEGATIF » qui se « transforme en fait positif¹⁴ », ainsi que d'un passage du troisième cours¹⁵ où il est question de « différences sans termes positifs » (fonctionnement), de « quelque chose pouvant ressembler à des termes positifs » (illusion) et de « l'élément positif de la combinaison » (effet de langue). La langue, chez Saussure, est distinguée de l'idiome, car l'idiome est constitué – c'est son étimologie – comme effet de langue. Comme nous l'avons vu tout à l'heure, elle est en outre distinguée de la parole et du langage. A la différence de ce qui a lieu chez les phonologues, le son, pour Saussure, se trouve hors de la langue. Il y a une radicale discontinuité entre linguistique et phonologie, corrélative du concept de valeur : dans la mesure où c'est la combinaison qui constitue le signe, il ne saurait y avoir de sons dans la langue ; l'opposition n'est pas entre son et idée (conception traditionnelle du signe comme combinaison d'un son et d'une idée), mais entre son (phonologie) et son-idée (linguistique)¹⁶. Dès lors, la phonologie relève de la parole, non de la langue. De même, la signification, comme telle, relève de la psychologie, non de la linguistique, qui n'a d'autre objet que le signe¹⁷.

On a donc chez Saussure une série d'exclusions constitutives du concept de langue et de la définition de l'objet de la linguistique, auxquelles il faudrait ajouter la distinction entre synchronie et diachronie. Néanmoins, dans le même temps, la structure de la distinction langue/parole est telle que la langue apparaît tout à la fois comme définitoire d'un objet (l'objet spécifiquement linguistique : la langue par opposition au langage, dont la parole), et comme le cadre de la théorisation du langage (la langue par opposition à la parole, impliquant, selon le troisième cours¹⁸, deux linguistiques : celle de la langue et celle de la parole). Par ailleurs, ce cadre de théorisation est lui-même double, comme l'est la définition de la parole¹⁹ : comme phonation (exécution) et comme combinaison (au sens cette fois de la combinaison constitutive du syntagme). A cette double définition répondent en effet deux types de positionnement face à des objections : concernant l'exclusion de la phonologie, Saussure réaffirme sa distinction entre son et signe²⁰ ; en revanche, concernant le second aspect de la parole, il reconnaît l'existence d'un espace commun :

¹² Voir Saussure (1997) : p. 21-22 et Saussure & Constantin (2005) : p. 285.

¹³ Voir Saussure (2002) : p. 64-65.

¹⁴ Voir Saussure (2002) : p. 87-88.

¹⁵ Voir Saussure & Constantin (2005) : p. 288-289.

¹⁶ Voir notamment Saussure (2002) : p. 20-21 et 202, ainsi que Saussure & Constantin (2005) : p. 223-224.

¹⁷ Voir par exemple Saussure (2002) : p. 72-73 et Saussure & Constantin (2005) : p. 223-224.

¹⁸ Voir Saussure & Constantin (2005) : p. 237.

¹⁹ Voir Saussure & Constantin (2005) : p. 217 et 237.

²⁰ Voir Saussure & Constantin (2005) : p. 215, 217-218 et 219.

« Mais restriction : <Mais peut-on séparer à ce point les faits de parole des faits de langue ?> Si nous prenons les mots, les formes grammaticales, tout cela est bien fixé dans un état donné dans la langue. Mais il y a toujours cet élément individuel qu'est la combinaison laissée au choix de chacun pour exprimer sa pensée dans une phrase. Cette combinaison appartient à la parole, car c'est une exécution.

Cette partie-là (2° usage individuel du code de langue) soulève une question : Ce n'est que dans la syntaxe en somme que se présentera un certain flottement ici entre ce qui est donné dans la langue et ce qui est laissé à l'initiative individuelle. La délimitation est difficile à faire.

<Il faut avouer qu'ici> dans le domaine de la syntaxe, l'élément social et l'élément individuel, <exécution et association fixe>, se mêlent quelque peu, <arrivent à se mêler plus ou moins>. » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 219-220).

De fait, si la phonologie n'est pas linguistique, les combinaisons individuelles le sont, dans la mesure où la parole est le fonctionnement exécutif de la langue. On a ainsi, avec la dualité de ce cadre de théorisation, une double théorisation du langage : par la distinction entre langue et parole (deux objets distincts) et par la théorisation de la parole dans le cadre de la langue. A cette théorisation de la parole dans le cadre de la langue s'ajoute celles de la « structure », pour parler comme les structuralistes, c'est-à-dire de l'organisation constatable en tout idiome, notion qui se trouve ainsi construite (au sens bachelardien), alors qu'il s'agit chez les structuralistes d'un constat empirique transformé en hypothèse, et du changement linguistique. Je ne peux, dans le temps restreint qui m'est imparti, entrer dans les détails, mais ces diverses théorisations font apparaître d'autres objets, dont la reconnaissance s'ajoute à la distinction entre langue et parole. Outre l'idiome, la langue et la parole, il faut, ce me semble, postuler deux autres objets : ce que je propose d'appeler la « neurolangue », qui renvoie à l'articulation de la langue avec le système nerveux central, et le langage, au sens de la psychanalyse.

Cette double dualité de la distinction langue/parole (qui est constitutive de l'objet de la linguistique et cadre de théorisation, ce cadre étant lui-même double) est en fait une conséquence de la rupture avec l'idiome, dans la mesure où elle se conjugue avec l'unité de cet objet empirique. Cette conjugaison de l'unité et de la rupture constitue la spécificité de la perspective saussurienne : à l'unité répond une prise sur le langage ; la rupture et les exclusions impliquent une pluralité d'objets.

La théorisation saussurienne implique ainsi une pluralité d'objets, pluralité qui tranche avec l'objet total et continu que postulent quant à eux les structuralistes, mais qui est articulée, outre sur l'idiome, manifestation du langage, dans le cadre du concept de langue, dont on peut ainsi dire qu'il institue « l'espace du langage ». C'est là, ce me semble, l'apport saussurien aux sciences du langage, apport lisible dans les textes de Saussure mais auquel les théories structuralistes, par l'impuissance dans laquelle elles se trouvent, et la généralité de l'obstacle auquel elles se heurtent, donnent un relief particulier, et résolument moderne. J'insisterai donc, pour conclure, sur l'actualité de la théorie saussurienne.

Bibliographie

- BENVENISTE, E. (1966 [2002]). *Problèmes de linguistique générale, 1*. Paris : Gallimard.
BENVENISTE, E. (1974 [2004]). *Problèmes de linguistique générale, 2*. Paris : Gallimard.
BENVENISTE, E. (2012). *Dernières leçons*. Collège de France 1968 et 1969. Paris : EHESS, Gallimard, Seuil
HJELMSLEV, L. (1928). *Principes de grammaire générale*. Copenhague : Bianco Lunos Bogtrykkeri.
HJELMSLEV, L. (1966 [1984]). *Le Langage*. Paris : Les Éditions de Minuit.
HJELMSLEV, L. (1971a [1997]). *Essais linguistiques*. Paris : Les Éditions de Minuit.
HJELMSLEV, L. (1971b [1996]). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris : Les Éditions de Minuit.

- HJELMSLEV, L. (1972a). *La Catégorie des cas. Étude de grammaire générale I et II*. Munich : Wilhelm Fink Verlag.
- HJELMSLEV, L. (1972b). *Sprogssystem og sprogforandring*. Copenhague : Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
- HJELMSLEV, L. (1973). *Essais linguistiques II*. Copenhague : Nordisk Sprog- og Kulturforlag.
- HJELMSLEV, L. (1975). *Résumé of a Theory of Language*. Madison : The University of Wisconsin Press.
- HJELMSLEV, L. (1985). *Nouveaux essais*. Paris : PUF.
- HJELMSLEV, L. & ULDALL, H. J. *Synopsis of an Outline of Glossematics*. s.l.s.d.
- JAKOBSON, R. (1963 [2003]). *Essais de linguistique générale, I. Les fondations du langage*. Paris : Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1969 [2005]). *Langage enfantin et aphasie*. Paris : Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1971a). *Selected Writings, I*. The Hague, Paris : Mouton Publishers.
- JAKOBSON, R. (1971b). *Selected Writings, II*. The Hague, Paris : Mouton Publishers.
- JAKOBSON, R. (1973 [1979]). *Essais de linguistique générale, II. Rapports internes et externes du langage*. Paris : Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1976 [1991]). *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1985). *Selected Writings, VII*. Berlin, New York, Amsterdam : Mouton Publishers.
- JAKOBSON, R. (1988). *Selected Writings, VIII*. Berlin, New York, Amsterdam : Mouton Publishers.
- JAKOBSON, R. & POMORSKA K. (1980). *Dialogues*. Paris : Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. & WAUGH L. (1980). *La Charpente phonique du langage*. Paris : Éditions de Minuit.
- MARTINET, A. (1945 [1971]). *La Prononciation du français contemporain*. Genève, Paris : Droz.
- MARTINET, A. (1949 [1970]). *Phonology as Functional Phonetics*. Londres : Geoffrey Cumberlege, Oxford University Press [reprint Folcroft Library Editions].
- MARTINET, A. (1955 [1964]). *Économie des changements phonétiques*. Traité de phonologie diachronique. Berne : A. Francke S.A.
- MARTINET, A. (1956). *La Description phonologique avec application au parler franco-provençal d'Hauteville*. Genève : Droz / Paris : M. J. Minard.
- MARTINET, A. (1965 [1970]). *La Linguistique synchronique*. Paris : PUF.
- MARTINET, A. (1969a). *Le Français sans fard*. Paris : PUF.
- MARTINET, A. (1969b). *Langue et fonction*. Une théorie fonctionnelle du langage. Paris : Gonthier.
- MARTINET, A. (1975a). *Studies in Functional Syntax. Études de syntaxe fonctionnelle*. Munich : Wilhelm Fink Verlag.
- MARTINET, A. (1975b). *Évolution des langues et reconstruction*. Paris : PUF.
- MARTINET, A. (1980/1991 [1996]). *Éléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin.
- MARTINET, A. (1985). *Syntaxe générale*. Paris : Armand Colin.
- MARTINET, A. (1986 [2004]). *Des Steppes aux océans. L'indo-européen et les « Indo-européens »*. Paris : Gallimard.
- MARTINET, A. (1989). *Fonction et dynamique des langues*. Paris : Armand Colin.
- MARTINET, A. (1993). *Mémoires d'un linguiste*. Vivre les langues. Paris : Quai Voltaire.
- MARTINET, A. (1995). « [Compte rendu de] Komatsu, Eisuke et Harris, Roy, dir., *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911)* de Ferdinand de Saussure, d'après les notes d'Émile Constantin, et version anglaise : *Saussure's Third Course of Lectures on General Linguistics (1910-1911)*, Oxford, Tokyo, Pergamon, 1993, XXIV + 174 pages », in *La Linguistique*, vol. XXXI, fasc. 1, p. 143-145. Paris : Puf.

- MARTINET, A. (1996). *The Internal Conditioning of Phonological Systems*. Thiruvananthapuram : International School of Dravidian Linguistics.
- MARTINET, A. (2000). *Les Introuvables d'André Martinet (La Linguistique, vol. 36, fasc. 1 et 2)*. Paris : PUF.
- MARTINET, A., (dir.) (1969). *La Linguistique, Guide Alphabétique*. Paris : Denoël.
- MARTINET, A., (dir.) (1979). *Grammaire fonctionnelle du français*. Paris : Crédif/Didier.
- NORMAND, C. (1989). « Constitution de la sémiologie chez Benveniste », in *Histoire Epistémologie Langage*, tome XI, fasc. 2, p. 141-169. Saint-Denis : Puv.
- SAUSSURE, F. (de) (1972). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- SAUSSURE, F. (de) (1967/1974). *Cours de linguistique générale*. Wiesbaden : Otto Harrassowitz.
- SAUSSURE, F. (de) (1996). *Premier Cours de linguistique générale (1907)*, d'après les cahiers d'Albert Riedlinger. Oxford, New York, Séoul, Tokyo : Pergamon.
- SAUSSURE, F. (de) (1997). *Deuxième Cours de linguistique générale (1908-1909)*, d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois. Oxford, New York, Tokyo : Pergamon.
- SAUSSURE, F. (de) (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- SAUSSURE, F. (de) & CONSTANTIN, E. (2005). « Ferdinand de Saussure : Notes préparatoires pour le cours de linguistique générale 1910-1911, Emile Constantin : Linguistique générale. Cours de M. le professeur de Saussure 1910-1911 », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 58, p. 83-289. Genève : Droz.
- TAMBA-MECZ, I. (1984). « A propos de la distinction entre "sémiotique" et "sémantique" chez E. Benveniste », in Serbat, G. (éd.), *E. Benveniste aujourd'hui*. Actes du Colloque international du C.N.R.S., Université François Rabelais, Tours, 28-30 septembre 1983, tome I, p. 187-197. Paris : Société pour l'information grammaticale.
- TOUTAIN, A.-G. (2012). « *Montrer au linguiste ce qu'il fait.* » *Une analyse épistémologique du structuralisme européen (Hjelmslev, Jakobson, Martinet, Benveniste) dans sa filiation saussurienne*. Paris IV-Sorbonne : Thèse de doctorat. Publication en ligne sur E-Sorbonne : http://www.e-sorbonne.fr/sites/www.e-sorbonne.fr/files/theses/TOUTAIN_Anne-Gaelle_2012_Montrer-au-linguiste-ce-qu-il-fait.pdf et sur Archives ouvertes : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00788676>.